

L'ÉTENDARD

RÉVOLUTIONNAIRE

ORGANE ANARCHISTE HEBDOMADAIRE

Le Numéro : 10 Cent.

Le Numéro : 10 Cent.

ABONNEMENTS

Pour toute la France	Trois mois . . .	1 fr. 50
	Six mois . . .	3 fr. »
	Un an . . .	6 fr. »
Etranger : le port en sus.		

ADMINISTRATION & RÉDACTION

51, rue Molière, à Lyon

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications s'adresser aux bureaux, 51, rue Molière, 51 tous les jours, de 8 à 10 heures du soir

Grande Réunion publique de St-Étienne

Samedi 29 Juillet, à 8 heures du soir, aura lieu un grand Meeting populaire.

ORDRE DU JOUR :

1. — Corruption et persécutions gouvernementales, par le Compagnon Bordat, délégué de Lyon à la manifestation de la Ricamarie et fait prisonnier à la suite de cette manifestation.
2. Evolution et Révolution, par le Compagnon Martin, délégué de Vienne.
3. De l'Étendard révolutionnaire.

CE QUE NOUS VOULONS

Ce que nous voulons n'est pas difficile à formuler, et quand la conscience viendra au peuple, quand, pour emprunter aux paysans italiens insurgés leur devise pittoresque, quand, le « bon », enfin, connaîtra sa force, ce que nous voulons ne sera pas davantage long à réaliser.

Ce que nous voulons, c'est la LIBERTÉ, rien que la liberté, mais toute la liberté !

Nous ne voulons rien que la liberté — ni plus ni moins — parce que la liberté suffit ; — parce que la liberté suppose et contient tous les autres biens souhaitables dont elle est à la fois l'instrument de conquête, de séduction et l'assaisonnement naturel ; — parce que, une fois nanti de la liberté, agissant dans la plénitude de leur indépendance, de leurs aspirations et de leurs facultés, les hommes sauront bien se procurer aisément le reste ; — parce que, si nous n'avons pas ce qu'il nous faut et ce que nous désirons, si nous souffrons, si nous sommes exploités et misérables, cela tient uniquement à ce que nous ne sommes pas libres, attendu que des citoyens vraiment libres ne seraient pas longtemps à se procurer ce qui leur manque et à se débarrasser de ce qui les gêne et les fait souffrir.

Que la bourgeoisie — à laquelle, comme nos prédécesseurs du *Droit social*, l'*Étendard révolutionnaire* déclare ici, dès son entrée en lice, guerre sans trêve et haine sans merci — que la bourgeoisie ne se hâte donc pas trop de sourire de la modestie apparente de nos revendications ! En demandant simplement la liberté nous ne demandons rien moins que sa dépossession intégrale, que son extermination en tant que classe privilégiée, toute la justice, toute la révolution, et il n'est guère possible de concevoir idéal plus élevé ni plus large programme.

Si nous ne réclamons que la liberté, nous réclamons, en revanche, la liberté TOUT ENTIERE, sans restrictions, sans mélange. C'est dire que nous n'avons rien de commun avec les politiciens libéraux, qui, ayant sans cesse à la bouche, eux aussi, ce beau nom de liberté, ont presque fini par le prostituer à force de charlatanisme et d'hypocrisie. C'est dire que nous voulons aussi l'égalité, l'égalité de fait, complément inséparable de la liberté,

dont elle n'est, en réalité, que l'une des formes essentielles.

Là où il y a des supérieurs et des inférieurs, des dirigeants et des dirigés, des salariants et des salariés ; — là où la société se divise en deux classes, d'un côté les détenteurs privilégiés du patrimoine social, n'ayant que la peine de naître, monopolisant la science, le bien-être, le luxe, la considération et la puissance, qui peuvent vivre sans travailler, où se réserver, au moins, parmi les fonctions humaines, les plus agréables, les plus lucratives, de l'autre, la masse obscure qui, n'ayant que ses bras, contrainte de travailler pour autrui, au prix d'un salaire dérisoire, est condamnée d'avance, par le malheur de sa naissance, à l'ignorance, à la misère, aux humiliations, aux labeurs rebutants et pénibles ; — là même où, soit un individu, soit un groupe, sous quelque prétexte que ce soit, et d'où que lui vienne cette prérogative, a le droit et le pouvoir d'imposer des règlements ou des conditions aux autres, obligés d'obéir, — il n'y a plus de liberté du tout.

En réclamant la liberté, nous réclamons donc l'abolition des classes.

En réclamant la liberté, nous réclamons donc l'abolition de l'organisation politico-économique actuelle, basée sur la concurrence, c'est à dire sur l'écrasement continu de la foule déshéritée, systématiquement sacrifiée, en guise de fumier, à l'éclosion de l'aristocratie des fleurs humaines.

En réclamant la liberté, nous réclamons donc l'abolition des privilèges capitalistes, l'abolition de la propriété et la mise à la disposition de tous de toute la richesse commune, usurpée aujourd'hui, sous le couvert de la Loi, par une minorité de pillards et d'assassins. La liberté, en effet, ne se comprend point sans du pain sur la planche, et de tous les esclavages, le pire c'est la pauvreté !

En réclamant la liberté, nous réclamons encore l'abolition de tous les gouvernements présents et futurs, sans acception d'étiquette ni d'origine. Qui dit gouvernement, en effet, dit autorité, c'est-à-dire inégalité, arbitraire, insécurité, en un mot, servitude.

En réclamant la liberté, rien que la liberté, toute la liberté, nous réclamons donc les bénéfices invinciblement garantis contre tout retour offensif de la célèbre formule des communistes anarchistes : A CHACUN SELON SES BESOINS ! Parce que celui-là seul est libre, dont tous les besoins sont satisfaits !

Mais ce n'est pas assez de dire ce que nous voulons, il faut dire comment nous comptons l'obtenir.

Ici encore, comme sur le premier point, nos explications seront aussi courtes, aussi simples, aussi nettes que possible.

NOUS N'ATTENDONS RIEN QUE DE LA RÉVOLUTION VIOLENTE, C'EST-À-DIRE DE LA FORCE INSURRECTIONNELLE MISE AU SERVICE DES REVENDICATIONS POPULAIRES.

Le temps est passé où le prolétariat, oubliant qu'il est innoué que des privilégiés se déssaissent volontiers de leurs privi-

lèges, attendait bénévolement son émancipation de la complaisance des maîtres qu'il tolérait ou qu'il s'était donnés lui-même.

L'histoire d'autrefois, confirmée souvent depuis par de coûteuses expériences, lui a enfin appris que les despotismes ne se suicident pas plus que les voleurs ne restituent, pas plus que les lapins ne se mettent eux-mêmes en gibelotte, et que, pour renverser les bastilles, il faut autre chose que des prières, des pétitions ou des beaus de papier.

Désormais, il ne croit plus aux réformes pacifiques ni aux améliorations partielles ; il sait que la liberté n'a pas de degrés, qu'elle est toute entière, ou qu'elle n'est pas, il sait qu'elle ne se mendie pas, mais qu'elle doit se prendre, aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui, de haute lutte, à la pointe de l'épée.

Telle est, enfin, après nombre de désillusions douloureuses, l'opinion plus ou moins avérée, au sujet de la liberté.

La première en est, c'est que, dans toutes les réunions populaires, en province comme à Paris, dans les circonscriptions rurales comme dans les grandes cités et les centres manufacturiers, les seules théories qui aient chance d'être accueillies favorablement et de rallier des partisans, sont les théories révolutionnaires. Plus les mesures proposées sont violentes, mieux elles sont comprises, plus elles sont applaudies, et les intrigants endormeurs et doctrinaires, eux-mêmes, que cette perspective fait frémir à l'avance, parce qu'elle ruinerait leurs desseins ambitieux, sont obligés, coûte que coûte, de se mettre au même diapason. C'est le seul moyen de se faire écouter, même des naïfs qu'ils traînent à leur remorque.

En préconisant l'insurrection comme l'unique moyen de conquérir la liberté et de réaliser la justice, l'*Étendard révolutionnaire* ne cherche donc pas à substituer la volonté du petit groupe de ses rédacteurs à la volonté des intéressés, ni à leur imposer des idées qu'ils n'ont pas. Ce qu'il se propose, au contraire, c'est de dégager leurs idées, de les accoucher, pour ainsi dire, de les traduire en enseignements et en actes.

Aux yeux des anarchistes, — qui ne posent pour être ni plus vertueux, ni plus intelligents que les autres, — la Révolution doit être, non pas l'œuvre d'un état-major de meneurs et de dirigeants, mais l'œuvre de Sa Majesté Tout le Monde. Leur rôle doit donc se borner à proclamer bien haut ce que Tout-le-Monde — qui, ayant plus d'esprit que M. de Voltaire, a aussi plus de bon sens et vaut mieux que tous les coursiers de plaies et les affamés de pouvoir, — à proclamer tout haut, disons-nous, ce que Tout le Monde pense tout bas, à dissiper les préjugés qui obscurcissent encore ses conceptions révolutionnaires, à oser, enfin, prendre, à sa place, les initiatives libératrices.

Au lieu de prétendre, comme tant d'autres, faire tout seuls le bonheur du

peuple, ils veulent simplement travailler à le faire avec lui, ne brigant d'autre honneur que celui de combattre au premier rang, quand sonnera l'heure de la bataille suprême.

Et parmi ces préjugés qu'il faut démolir, celui que nous combattons avec le plus d'acharnement, parce qu'il nous paraît le plus dangereux et le plus corrupteur de tous, c'est le préjugé électoral, c'est la religion du suffrage universel.

Il n'existerait plus, ce préjugé, et il y a longtemps que le bon sens populaire en aurait fait justice, si les politiciens, parmi lesquels il est déplorable de voir figurer de prétendus révolutionnaires-socialistes, n'employaient à le perpétuer toute leur activité et toute leur influence.

C'est à détruire les effets de la funeste besogne de ces saltimbanques que nous nous attacherons.

Nous ne voulons plus de maîtres, pas plus de maîtres élus que de maîtres imposés.

Nous ne voulons plus prendre au lieu de nous, pour leur confier le soin de notre salut, — qui ne peut être fait que par nous-mêmes, — des gens dont les intérêts cessent aussitôt d'être les nôtres, et qui, une fois montés au pinacle, ne manquent pas de nous trahir, consciemment ou inconsciemment même, gangrenés qu'ils sont par la pourriture parlementaire et gouvernementale.

Nous ne voulons plus perdre notre temps et nos forces à cette agitation stérile, qui, ne profitant qu'aux intrigants, aboutit fatalement à semer au milieu de nous des ferments de discorde, à remplacer le souci des principes par des compétitions de personnes, et mérite à plus d'un titre d'être appelée, comme l'a fait un jour l'un de nos amis, à une tribune lyonnaise, « le plus grand commun diviseur de la classe ouvrière. »

Puisque nous avons reconnu, irrévocablement reconnu, que la Révolution violente était la seule solution efficace de la question sociale, c'est à la préparation de cette Révolution, à l'étude des moyens d'en hâter l'avènement, d'en assurer le succès et d'en prévenir l'escamotage que nous devons consacrer exclusivement nos efforts, sans nous attarder aux bagatelles énervantes de la foire aux candidatures.

Démasquer, sans relâche, les farceurs et les ambitieux, attiser partout l'esprit de révolte, développer chez les révoltés l'initiative individuelle, étudier avec eux la tactique insurrectionnelle et les mesures à prendre pour que la victoire du peuple soit complète et définitive, définitive et complète aussi l'extermination de la classe spoliatrice, telle sera donc la campagne que veut entreprendre l'*Étendard révolutionnaire*.

L'appui de tous les exploités ne lui fera pas défaut, et c'est ainsi que, plus tôt sans doute que les exploités n'ont l'air de le croire, ce que nous voulons s'accomplira, sur les ruines du vieux monde bourgeois.

LA RÉDACTION.

Tactique RÉVOLUTIONNAIRE

Nous allons donc continuer dans l'*Etendard révolutionnaire*, l'œuvre entreprise dans le *Droit Social*, et prouver au bourgeoisie, qu'il est impuissant contre nous, que s'il a pu nous frapper dans notre titre, il n'a pu toucher au drapeau, à l'idée: ceci dit, passons.

Nous disions dans notre dernier article que le simple exposé de nos théories avait fait trembler la bourgeoisie, puis nous demandions quand de la théorie nous passerions à la pratique, à quelle terre elle serait en proie?

A peine nous étions-nous posé cette question, que pour nous prouver que nous ne nous étions pas trompés en affirmant qu'elle tremblait comme feuille au vent, qu'elle s'ingéniait, cette bourgeoisie couarde et affolée, à étrangler le *Droit social* sans se rendre compte, l'idiote, qu'elle n'aboutirait à aucun résultat. Elle croyait se sauver du stigmate que cet organe lui imprimait au front chaque semaine, elle croyait anéantir la propagande révolutionnaire et voilà qu'elle est tombée du *Droit social* en l'*Etendard révolutionnaire*.

Oh! oui, Messieurs de la bourgeoisie gouvernante, vous montrez les dents! vous voulez donc qu'on vous les brise? A quoi bon nous harceler puisque vos coups ne peuvent pas porter? vous le savez bien, nous vous l'avons dit, vous n'en aviez donc pas pris note? Vos nouvelles poursuites « HONNÊTES GENS » ne peuvent produire qu'un résultat que nous allons nous hâter de vous signaler.

Le bourgeoisie a jusqu'ici considéré le prolétariat comme une bonne vache à lait; et bien à son tour celui-ci considère la bourgeoisie comme une vaste cible dans laquelle tous ses coups doivent toucher, en s'efforçant chaque jour d'approcher du centre, et vos poursuites auront pour résultat unique de nous désigner certains points à viser particulièrement, en appelant notre attention sur ceux des nôtres que la situation que vous nous faites aura compromis.

Était-ce bien utile pour eux? nous en doutons fort, car en agissant ainsi la bourgeoisie, nouveau *Mino aure*, se donne à former des *châssés*; tant mieux, qu'elle soit bien assurée que nous ne serons pas assez naïfs pour recevoir ses horions sans les lui rendre au centuple.

L'*Etendard révolutionnaire* qui nait accepte de grand cœur l'héritage de haine que lui légué le *Droit social*, que l'on en soit bien convaincu dans le clan exploiteur et dirigeant.

La guerre que nous avons entreprise nous donne le beau rôle, à tous les points de vue, et les avantages sont de notre côté: Que l'on en juge. Nous ne sommes plus les plus faibles: la preuve.

D'une part la bourgeoisie, enfermée dans le cercle de l'égalité qu'elle a créée et dont elle ne peut sortir, ne peut nous porter aucun coup que nous ne puissions parer, tandis que nous, nous avons tous le champ qu'il nous plaira de prendre pour la riposte, et cachés dans nos retranchements, perdus dans la foule, nos traits peuvent lui arriver sans crier gare et toujours toucher à coup sûr. Dans ce duel nous avons donc l'avantage.

Elle a tué le *Droit social*, cette mort est une arme nouvelle que maniera sûrement l'*Etendard révolutionnaire* qui se lève.

Qu'a-t-elle donc gagné dans ce premier engagement?

Elle ne peut frapper au hasard dans cette lutte, elle s'exposerait à tirer sur ses troupes, tandis que pour nous chacun des membres de cette caste pourrie est bon à supprimer.

Les soldats de l'armée révolutionnaire sont insaisissables, la bourgeoisie, au contraire, est à découvert devant eux, elle est entre leurs mains.

Avons-nous suffisamment établi la supériorité de notre position à ce point de vue?

D'autre part. Est-ce que ce rôle de persécuteurs que les gouvernants bourgeois acceptent et exercent n'éloigne pas d'eux toutes les sympathies, quand au contraire celui plus périlleux de justiciers que nous nous attribuons appelle autour de nous tous les déshérités? Evidemment si.

La bourgeoisie doit être bien convaincue de son impuissance et nos amis doivent de leur côté être assurés de leur force et de l'heureuse issue de la lutte, car quoique l'on

fasse on ne peut plus aujourd'hui entraver l'idée, ni retarder son heure qu'une situation économique ou politique de demain peut faire sonner.

Il est vrai que le gouvernementalisme dispose de forces considérables, mais aussi que de points à garder! et puis les complications imprévues qui sont aujourd'hui représentées par la Tunisie, demain par l'Égypte, après-demain par un autre point noir quelconque, que les politiciens savent si bien préparer, absorbent continuellement ses forces vives: pour nous empêcher d'agir, il lui faudrait des hommes en armes dans les 36000 communes de France; car, avec notre tactique, avec nos théories destructives, si l'État ne tient pas garnison dans chaque hameau, un révolutionnaire pouvant s'y trouver, et à lui seul faire œuvre de destruction, qui s'opposera à nos agissements? Ce ne sera pas la masse, puisque nos actes auraient pour effet de lui donner toute satisfaction de pouvoir à tous ses appétits.

Une Révolution ayant pour but une transformation politique pourrait sans doute trouver devant elle une mortelle indifférence, mais une conflagration dans laquelle les millions d'affamés pourraient satisfaire leurs appétits, les millions de martyrs assouvir leur vengeance, satisfaire leur haine; par conséquent elle peut-elle être combattue?

Prenez un moment la situation actuelle et demandons à tous: les villes dans lesquelles il est tenu garnison aujourd'hui seraient-elles en état de se défendre sans secours contre une agression révolutionnaire pratiquant nos théories?

Evidemment non, puisque déjà aux moindres troubles causés par de timides grévistes, on se hâte d'envoyer du renfort dans les localités livrées à l'agitation.

Alors quand on dégarnit un point calme pour porter secours à un point en révolte, on s'expose à ce que la révolte éclate au point dégarni.

Quelle situation serait celle de l'autorité dans une conflagration générale?

Que de villes, que de bourgs, de hameaux, de bourgades dépourvus de soldats où pourrait commencer le branlebas? car nous estimons que c'est ainsi qu'il faudra procéder.

Commencer l'œuvre de destruction de la société dans les localités habitées par elles-mêmes, puis ensuite porter la main sur les points dégarnis.

Quel sera le but des révolutionnaires?

Anéantir les titres de propriété, de façon que l'anéantissement de la propriété individuelle soit la mort de l'État.

Ah! si nous visions à nous emparer du pouvoir, à commander à la France, nous avouons que notre tactique n'amènerait aucun résultat; car le gouvernement abandonnant les communes où la révolution n'aurait fait que s'emparer des mairies, d'où il serait sûr que jamais aucune autorité pouvant contrebalancer la sienne puisse naître, les centres lui appartenant, aurait bientôt raison des rebelles: mais rien de tel n'existe dans le programme révolutionnaire, qui ne veut, lui, créer aucune autorité, et d'après lequel chacun doit accomplir son œuvre chez soi, et détruire autour de soi tous les éléments d'oppression et d'exploitation, autrement dit: briser l'autorité, et s'emparer des instruments de travail, de la fortune publique et faire qu'ils ne puissent plus jamais être la chose de l'un au détriment de l'autre.

Comme on peut le penser, cette manière de faire donne de sérieuses garanties de succès, elle peut assurer la victoire de l'armée révolutionnaire, et par conséquent grouper autour d'elle tous ceux qui souvent ne s'engagent que sûrement dans la lutte, puisque ceux-ci travailleront c'est-à-dire feront la révolution à leur seul avantage.

Que l'on veuille bien suivre par la pensée un mouvement révolutionnaire: dans le cercle formé par St-Etienne, Villefranche, Roanne, Mâcon, Bourg, Annecy, Chambéry, Grenoble et Valence et ayant Lyon pour centre, que l'on admette que dans une partie des communes enfermées dans ce cercle, l'action destructive s'engage sans souci du mouvement des villes; croit-on que les forces normales bourgeoises représentées par sa police et sa gendarmerie suffiront à anéantir le mouvement?

Evidemment non! Alors, il faudra avoir recours aux forces massées au centre de Lyon: mais si on dégarnit cette ville, l'étincelle

révolutionnaire s'allumera, et la révolution aura le champ libre, il n'y a pas à discuter, c'est un fait brutal cette vérité, arguera-t-on que l'on tirera des forces des centres paisibles, mais alors là ou ailleurs l'armée révolutionnaire aura beau jeu car tous les centres auront la même situation que celle où nous avons mis Lyon, c'est-à-dire qu'ils seront entourés de localités où les efforts d'un seul suffiront pour agir sûrement.

On le comprend, ce mode d'opérer cette tactique rendant la victoire certaine, le succès ne peut nous échapper si les soldats de la révolution manient sûrement cette arme, la destruction, et suivent cette tactique d'escarmouches individuelles.

Maintenant, croit-on que ces innombrables petites localités aux mains de la Révolution, le pouvoir puisse vivre? Impossible, car les révolutionnaires tiendront sa vie entre leurs mains et posséderont le nerf de la guerre qui lui fera défaut alors.

Oui, la guerre que nous entreprenons est périlleuse pour ceux qui la préconisent, mais quand la lutte sera effectivement ouverte, elle sera pour nous tous cent fois moins dangereuse que pour nos ennemis. Et comme nous sommes sûrs de vaincre, nous sommes donc absolument à l'abri de tout retour réactionnaire.

Si nous avons suffisamment développé notre pensée, si nous avons fait passer notre confiance dans l'âme de tous les murt-de-faim, allons de l'avant et crions:

Vienne et vive la Révolution sociale!

PLUS DE GOUVERNEMENT

Si, sans la propriété, le gouvernement est sans fonctions, avec la propriété il est utile, nécessaire, mais pour le propriétaire. Une injustice ne peut être étayée que par une autre injustice; la propriété ou le vol ne peut être défendue que par les lois, le mensonge, l'insolence et la force, d'où la nécessité d'un gouvernement composé de la magistrature et des soldats. M.M. les ventrus ou hommes gras qui rongent les hommes maigres, sont conséquents, logiques avec eux-mêmes dans leur conviction intime de la nécessité d'un gouvernement et d'une armée, puisqu'ils n'ont que ces moyens de conserver leurs privilèges.

Je crois avoir suffisamment démontré qu'avec la propriété supprimée, le gouvernement serait sans fonction. Mais voyons si, en attendant cette suppression, il est de quelque utilité pour nous.

La représentation dite nationale est-elle bien nationale? Nous avons vu, qu'insituée par la royauté et conservée par la bourgeoisie, qui a aujourd'hui les mêmes intérêts, elle ne s'occupe que de ce qui a trait à l'administration, ou autrement dit de ce qui regarde la propriété. Conséquemment nous ne pouvons pas plus y représenter une question sociale ou ouvrière, qui aurait pour but de dépouiller le bourgeois à notre profit, qu'un agneau ne pourrait en présenter une intéressante sa conservation à des loups assemblés. Elle est alors une représentation bourgeoise.

Mais pourrait-elle être un congrès où les intérêts bourgeois et ceux prolétariens seraient traités?

Je n'hésite pas à répondre énergiquement par la négative et pour plusieurs raisons. D'abord, établie par le propriétaire ou l'industriel, pour la justification et la sanction de leurs rapines, elle ne le pourrait sans se tourner contre elle et changer de rôle; mais alors son premier devoir serait de se supprimer, comme se sentant sa propre ennemie. Conséquemment on n'y traite pas de question ouvrière; on ne le peut, cela étant en dehors de ses attributions. Pour traiter une question ouvrière il faut des ouvriers, comme pour construire une maison il faut des maçons. Car la question primordiale et capitale se trouve être justement celle de la dépossession du bourgeois. Ce n'est pas avec ce dernier qu'on peut la traiter sans difficultés.

Ce n'est qu'entre ouvriers; et il n'est pas urgent d'être à Paris pour cela, ni d'être assemblée nationale, telle que celle que nous possédons; trente, quarante, cent assemblées ou groupes, sur autant de points de la France, correspondant entre eux, s'entendant bien, ayant une seule unité d'action et qu'un but, valent mieux pour nous que les assemblées de Paris qui sont contre nous.

La raison de ces deux genres d'assemblées est dans les deux classes de la société ayant des intérêts opposés. L'une de ces classes n'ayant d'ennemis que l'autre, et l'autre n'ayant d'ennemis que l'une, il est logique que chacun ait ses fondés de pouvoir pour la défense de ses intérêts, pour le choix des moyens à employer pour cette défense: jésuitisme et violence par le bourgeois, violence par le prolétaire; mais ce qui est contre le bon sens, c'est la croyance à la possibilité d'une entente entre les assemblées bourgeoises et prolétariennes,

au point de n'en faire qu'une dans le but d'atteindre le même résultat.

Conclusion: N'ayant d'ennemis que la bourgeoisie exploitatrice et ses assemblées, notre but étant la suppression de l'une comme des autres, la présence de ces dernières ou du gouvernement ne peut nous être que nuisible. Conséquemment, il y aurait folie de notre part à en remplacer les membres manquants.

En nous supposant suffragistes, voyons encore la raison d'être d'une ou de deux assemblées et du reste du gouvernement.

D'abord le peuple électeur est souverain, dans le sens absolu, littéral du mot, personne ne le conteste. Mais ce mot souverain résonne à mes oreilles d'une façon toute curieuse; il me semble qu'il n'en est tenu compte ni par les mandants ni par les mandataires. Dans cette comédie du suffrage, le souverain donne à son mandataire la mission expresse de lui accorder telle ou telle liberté.

Ne voyez-vous pas déjà, ami lecteur, la dérision amère de cette institution?

Pour moi, j'y vois que l'électeur est considéré comme un aliéné n'ayant point conscience de sa souveraineté et ne sachant point en conséquence s'en servir.

Ce qu'il y a de triste dans cette considération d'aliénés, c'est que le bourgeois mystificateur ne s'est point trompé, puisque nous sommes tombés tout du long dans son panneau et avons servi son ambition.

(A suivre.)

UNE

DÉFINITION NÉCESSAIRE

Un monsieur, qui devrait bien, dans son intérêt, éviter de faire parler de lui, vient de donner dans le dernier numéro du *Prolétaire*, — organe officiel du parti ouvrier, s. v. p., — son opinion sur l'idée anarchiste, qu'il apprécie de la délicieuse façon que voici:

« Accepter l'idée anarchique (sic) que le fait seul de la Révolution fera du jour au lendemain des hommes capables, nous paraît un moyen fort habile de réserver la dictature au profit de certains bourgeois venus nos rangs, criant bien haut qu'il ne faut plus de gouvernements, mais comptant bien que le peuple étant incapable de diriger la chose publique, c'est à eux bourgeois qu'on s'adressera pour faire la besogne que les travailleurs seraient dans l'impossibilité de faire eux-mêmes.

« Cela explique pourquoi, révolutionnaire quand même, on se garde bien d'adhérer au parti ouvrier; si donc, supposer que des gens illettrés eussent assez d'instinct et de faconde pour vouloir se gouverner, ce qui est bien loin d'être gouvernés. Que des cœurs généreux et de bonne foi s'imaginent qu'une révolution hâtive soit seule capable de lancer le progrès dans la voie féconde, cela peut être admis; mais de là à démontrer que l'état d'ignorance du plus grand nombre sera immédiatement changé en un état de clairvoyance absolue, il y a loin. Donc, de deux choses l'une: ou le peuple, conscient en faisant la révolution, saura comment il l'utilisera, ou bien ne le sachant pas, il devra se laisser guider par des citoyens n'appartenant pas à sa classe. »

Il est trop facile, voir même trop puéril, de renvoyer l'invidieux en question à sa « candidature républicaine avancée » ou à ses témoignages melliflues dans les cénacles clérico-monarchiques pour que nous consacrons une ligne de plus à celui que ses anciens amis de l'*Egalité* ont pu si justement appeler le « candidat perpétuel ». Mais l'idée qu'il émet pouvait prendre consistance parmi ceux qui ne connaissent encore que de nom la théorie anarchiste, il n'est peut-être pas inutile de donner ici comme une définition de la Révolution telle que nous la comprenons, telle que nous la voulons et, qui mieux est telle qu'elle se fera.

La Révolution n'est pas pour nous la substitution à un personnel bourgeois d'un personnel ouvrier, « indispensable, paraît-il, pour la non interruption des services publics », mais, au contraire, l'interruption — par leur destruction — de tous les services dits publics, créés ou à créer, existants ou à exister.

Nous n'entendons pas, nous autres, prendre la suite des affaires bourgeoises, en demandant aux travailleurs de « fournir les hommes capables d'occuper les emplois administratifs »; nous voulons, au contraire, empêcher que ces affaires ne se continuent sous une nouvelle raison sociale et supprimer les « emplois administratifs » par la suppression — lisez la destruction — de toutes les administrations,

et au besoin de tous les administrateurs, titulaires ou aspirants, à commencer par ceux qui se revendiqueraient de l'élection et se targueraient des suffrages les ayant appelés à gouverner.

En un mot — nous l'avons dit maintes et maintes fois et nous ne nous lasserons jamais de le répéter, — ce que nous voulons, ce que nous ferons, si ce jour là nous sommes parmi les combattants, c'est désorganiser complètement, irrémédiablement la société capitaliste, c'est, qu'on me passe l'expression peut-être paradoxale, organiser, créer le gâchis.

Qu'on nous traite de bourgeois comptant « faire la besogne que les travailleurs seraient dans l'impossibilité de faire eux-mêmes », peu nous importe; nous ne serions pas les révolutionnaires que nous avons la prétention d'être si les appréciations d'un ex-coopérateur pouvaient nous émouvoir même un instant. Qu'on dise et qu'on redise que nous voulons d'autant plus prendre le pouvoir que nous en voulons moins; qu'on nous représente comme des affamés d'autorité par la raison au moins originale que nous n'en acceptons aucune, affaire aux girouettes qui désirent se faire prendre au sérieux. Nous ne sommes pas de la pâte des naïfs, et faut-il le redire encore, si nous étions convaincus que la prochaine levée de boucliers prolétarienne ne dût aboutir qu'à un changement de personnel dans les institutions gouvernementales, si tout devait rester dans le même ordre et — conséquemment — produire les mêmes effets, nous nous sentons les reins assez solides et la poigne assez assurée, le cerveau assez débarrassé des vains préjugés courants et l'estomac assez développé pour essayer de faire notre « iron » dans la société bourgeoise, et nous deviendrons — on en peut être sûr — aussi conservateurs que nous sommes destructeurs, d'autant plus pacifiques, alors, pour nous, que nous le sommes moins — aujourd'hui — pour les autres.

Mais, nous dira-t-on peut-être, pourquoi donc cette idée de destruction, ce désir du chaos, cet amour du gâchis? La réponse est bien simple. Tout autant que nous sommes, quelques révolutionnaires que nous soyons, nous tenons à la société bourgeoise par une innombrable quantité de liens, d'attaches, de fibres, pour ainsi dire, qui entravent notre action et nous arrêtent dans nos projets, quelquefois même les plus bénins et les moins périlleux. Or, nous ne sommes pas des exceptions, nous ne constituons pas des types particuliers; ce qui est vrai pour nous, à ce point de vue, est vrai pour tous ceux qui vivent dans la dépendance de l'organisation sociale actuelle, qu'ils soient bourgeois ou prolétaires, profitants ou souffrants, privilégiés ou déshérités.

Pour donc que la liberté de l'individu existe, pour qu'il puisse agir réellement à sa guise, il est indispensable que tous ces liens, toutes ces attaches, toutes ces fibres soient rompues et que son indépendance lui soit restituée, complète, entière, absolue.

Et ce ne sera précisément qu'à la faveur de cette destruction et de ce branlebas général que toutes les passions, même les mauvaises, disons mieux — surtout les mauvaises — si tant qu'il y en ait méritant cette épithète, pourront se donner libre cours, avoir leur complète satisfaction, s'assouvir sans contrainte, et conséquemment s'arrêter elles-mêmes, si ce qui ne leur avait manqué jusqu'alors n'avait été justement que cet assouvissement sans bornes, cette satisfaction sans limites.

Enfin, veut-on que nous invoquions des exemples historiques: que les amateurs de pouvoir, les parlementaires, qui se croient des révolutionnaires parce qu'ils en veulent à la bourgeoisie comme Michu en veut à Balandard (1) pour la remplacer, lisent ou relisent, s'ils ne les ont lus déjà, l'histoire des Jacques et les récits de la Révolution dans Taine; ils y verront l'image fidèle de la Révolution telle qu'elle devra se faire pour être, telle qu'elle se fera, nous en avons l'espoir, sous peine de ressembler aux escamotages politiques du siècle et de n'être qu'une substitution de personnes, qui nous procurerait sans nul doute l'agréable plaisir d'être gouvernés par les candidats passés, présents et futurs du parti dit « ouvrier », mais qui ne nous donnerait certainement pas ce que nous voulons avec la masse, dont nous ne nous séparerons jamais, nous autres, ce pourquoi après tout nous sommes des révolution-

naires: la satisfaction intégrale de tous nos besoins, c'est-à-dire de toutes nos passions, de tous nos désirs, et même, ne craignons pas de le dire, de tous nos caprices.

DU MARIAGE

Un jour approche où toute union sans amour sera fétrée comme un crime! Tout amour sans union, pleure comme un malheur!
(RANÉ DE TALOTTE).

Le mariage est une iniquité sociale qui révolte la dignité humaine!

Souvent, en France, nous avons critiqué l'esclavage, souvent nous nous sommes révoltés à la pensée de la serve vendue à son maître! Chaque jour sous nos yeux, nous voyons contracter cet acte de vente, sans même songer à nous blesser. Sans connaître nos sentiments, notre valeur morale, ni notre puissance physique, on nous unit. Et cet acte ne peut être rompu que par la mort de l'un des deux contractants. Quelle immoralité!

Deux êtres remplis de bonnes qualités peuvent, à cette chaîne odieuse, devenir méchants et vicieux. Je ne défends ni l'un ni l'autre, je les plains tous les deux!

Une union ne peut être durable que lorsqu'il y a sympathie absolue. Cette sympathie ne peut exister dans le mariage, attendu que cette loi n'est basée que sur des intérêts. L'harmonie ne peut exister dans le mariage puisque d'une part, il y a le maître qui peut à son gré disposer de l'esclave que la loi lui a livrée par contrat et de la quelle il peut user selon ses désirs et volontés pourvu qu'il lui garantisse sa nourriture.

Tels habiles comédiens puissent-ils être, la nature réclame ses droits. Alors le masque tombe! la souffrance commence et fatalement la comédie conjugale l'accompagne! En ce cas, la femme est plus à plaindre que l'homme. Il est impossible à n'importe quel légiste de paralyser l'élan du cœur, pas plus qu'à tel geolier d'arrêter le cours de la pensée.

L'homme, lui, est un peu plus favorisé, il peut aimer en dehors de ce contrat, n'est-il pas le maître? si la maison n'en souffre pas trop, la chose semble naturelle.

Mais la femme aussi a un cœur, la nature est au-dessus de la loi. A elle, on lui dit: halte là! tu, es femme, tu n'es pas faite de ma façon! Un contrat nous a unis, tu es ma propriété, je n'entends pas que tu viennes déshonorer le foyer conjugal! on la loi va te mettre à la raison. Au nom de cette loi qui les a unis pour toujours, dans la société qu'ils ont convenu d'appeler le monde, ils ont un convent! Et dans la nôtre St-Lazare!

Que reste-t-il à la femme? la ruse, fatalement elle en use! Souvent elle devient cruelle, elle est blessée, elle ne raisonne plus.

Sous la tutelle du Maître, l'esclave obéit, elle n'a plus sa volonté propre! L'inégalité existant, ils ne peuvent s'aimer.

L'amour doit être le sentiment le plus pur de l'être humain, il doit s'exprimer librement. Or la chaîne... et l'âme jurent toujours de se trouver ensemble!... Jugez des conséquences.

Le mariage est la consécration de la prostitution légale et la base des vices sociaux, et une des principales causes de la dégénérescence de l'espèce humaine. Dans le mariage tout est crainte ou calcul.

MARSEILLAISE RÉVOLUTIONNAIRE

REFRAIN

C'est l'heure où grondent les colères,
Où le fusil donne du pain,
Debout révolutionnaires!
Debout révolutionnaires!
Aux armes! aux armes! aux armes,
C'est l'heure où grondent les colères,
Où le fusil donne du pain,
Aux armes! aux armes! aux armes,
Aux armes, gueux et meurt de faim,
Aux armes, aux armes, aux armes,
Aux armes, gueux et meurt de faim.

PREMIER COUPLÉ

Dans cette lutte ardente, meurtrière,
Serfs-lions, nous doublerons nos coups
Car nous voulons qu'elle soit la dernière,
Que nous livrions à nos féroces loups,
Oui, nous voulons de ce champ de bataille
Faire surgir l'émancipation.

DEUXIÈME COUPLÉ

Mets en tes mains l'arme la plus terrible
Il faut glacer l'ennemi de stupeur
Peuple, debout! tu seras invincible
Galvanisé par ta bouillante ardeur.
Ne compte pas les morts et les ruines
Vas, il le faut, venge l'humanité,
Détruis le mal jusque dans ses racines
Sonne le glas de toute autorité.

TROISIÈME COUPLÉ

Le capital, peuple, voilà ta chaîne,
Lance sur lui tes nombreux bataillons
Pour que l'on voie au souffle de ta haine
Se rompre enfin les derniers maillons;
Marche au combat sans compter les victimes
Sois sans pitié, fais comme tes vainqueurs
Assez longtemps nous fîmes magnanimes
Rugis, lion, donne nous des vengeurs.

VARIÉTÉ SCIENTIFIQUE

Organisation rationnelle du travail

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

(Suite)

II. — C'est la science qui adétruit l'esclavage, elle seule détruira l'exploitation.

La rapidité des progrès scientifiques, s'il était besoin d'une preuve, montre à l'évidence que l'intelligence des hommes atteint dans bien des cas déjà à son point culminant: la Raison. Un pas encore dans la science économique et l'organisation rationnelle et parfaite de la société s'imposera d'elle-même. Ah! quel bonheur pour moi, si ce petit livre pouvait aider à le faire, ce dernier pas nécessaire après lequel le char du progrès et du bonheur n'aura plus d'entraves!

A l'œuvre!

La force brutale, qui règne encore sans adoucissements, rend fatale la subordination matérielle des faibles aux forts. Cette subordination, complète qu'elle qu'en soit la forme, s'est appelée selon ces formes mêmes: esclavage, servage, salariat. Les deux premières formes, où l'exploitation est manifeste, firent des hommes esclaves ou serfs des êtres inférieurs, dégradés, jouets des maîtres; mais quelques souffles de la raison ou suffit pour les emporter et pour relever leurs victimes: relèvement moral faible, dont la génération suivante seule a profité et encore dans une bien petite mesure; mais relèvement réel pourtant, car l'infériorité, la dégradation ne sont plus inhérentes à la classe: les individus peuvent y être soustraits, parfois complètement, souvent peu.

Mais si les premiers rayons de la science ont fait la raison victorieuse de l'esclavage et du servage, il n'en a pas été de même du salariat, car là, l'exploitation cachée en lui sous des haillons de liberté, n'en a pas moins continué, implacable, son œuvre de spoliation paupérophère, voir même paupérophobe. Ce n'est cependant pas que cette exploitation ne soit convaincue de ses crimes! non, depuis longtemps déjà la loi des salaires est venue

prouver que le salarié, comme l'esclave ou le serf, plus qu'eux même, est plus qu'eux, était en proie à ces insatiables bourreaux de la bourgeoisie; depuis longtemps déjà elle est venue dire que quel qu'il fût, l'ouvrier, je veux dire le paupérisme, était condamné à tourner l'éternelle roue de la misère; qu'il ne pouvait bien qu'une, deux, plusieurs de ses victimes, sous la protection d'une étoile favorable, s'échappent de sa terrible étreinte, mais à la condition expresse qu'un même nombre de bourgeois tombés de leur rang viennent prendre leurs places dans la meute prolétarienne, prouvant ainsi, qu'avec l'existence de l'exploitation, la foule des exploités ne pouvait décroître; que le génie, le hasard surtout, pouvaient bien élever un homme, mais seulement sur la ruine d'un autre homme. Ah! c'est que, si l'intelligence luit parfois dans les rangs des exploités, vampires insatiables, ses rayons qui ne sont alors qu'une pure science du mal, ne les éclairent que pour leur montrer à pressurer plus sûrement et plus fortement leurs bêtes de sommes humaines.

Tenez, fouillez leurs œuvres de science, écoulez les conclusions de leurs calculs, ils disent avec Malthus que l'homme pauvre ferait mieux de ne pas naître car il ne mérite, il n'a droit qu'à la misère; ils vous disent par toutes les savantes élocutions de leurs auteurs économistes que la misère est fatale, que les utopistes seuls peuvent rêver de la détruire, qu'il faut, pour le bien même des hommes, des riches et des pauvres, des exploités et des exploités. Des riches et des pauvres!... Avec l'hypothèse que les riches seuls sont des hommes, oui peut-être! mais si les pauvres sont des hommes aussi, ils mentent assurément: bien mieux, ils mentent sciemment.

(A suivre)

MOUVEMENT SOCIAL

Dimanche, 30 juillet, à 2 heures de l'après-midi, réunion privée générale des actionnaires du *Droit social*, chez Céliery; rue Garibaldi, 108.

Ordre du jour

Urgent.

NOTA. — On ne sera admis que sur la présentation de son livret.

Nous croyons devoir donner connaissance à nos lecteurs des articles qui ont motivé les nouvelles poursuites intentées à notre confrère le *Droit social*.

N° 16, article intitulé: Tactique révolutionnaire; 2° article: Dynamite et pyrotechnique.

N° 18, article intitulé: Tactique révolutionnaire; 2° article: Haine et révolution.

N° 20, article intitulé: Les vengeances particulières; 2° article: Tactique révolutionnaire.

N° 21, article intitulé: Tactique révolutionnaire.

N° 22, Mouvement socialiste, article intitulé: Cercle du travail; 2° article: Tactique révolutionnaire.

N° 23, article intitulé: Tactique révolutionnaire.

En vente aux bureaux de l'*Etendard révolutionnaire* les numéros du *Droit social* parus jusqu'à ce jour.

GRUPE DES JUSTICIERS DU DROIT
Thizy, le 14 juillet 1882.

Compagnon rédacteur,

Vu la nécessité de lutter contre l'exploitation capitaliste qui tend de jour en jour à asservir et courber sous un joug avilissant la classe ouvrière.

Vu que le capital, cet ennemi de tout droit et de toute justice, est la principale arme dont se sert la bourgeoisie, pour combattre toute idée d'émancipation de la classe ouvrière et qu'il est utile qu'il disparaisse.

Plusieurs citoyens de la localité ont reconnu qu'il est urgent de se grouper pour pouvoir lutter contre les vampires bourgeois, cléricaux et autres, et ont fondé définitivement un groupe révolutionnaire, sous le titre: *les Justiciers du Droit*.

Les membres de ce groupe s'engagent à lutter et à employer tous les moyens possibles pour soutenir le droit des prolétaires.

Pour le groupe des Justiciers du Droit,
P. C.

(1) Lire dans le numéro 2 de la *Revue politique et littéraire* la très réactionnaire mais très amusante scène politique de J. Reinauch, intitulée Michu.

Troyes. — La propagande anarchiste faite depuis quelques temps par les Niveleurs troyens nous a attiré des reproches de la part des mé-socialistes du parti ouvrier.

Ces citoyens s'inquiètent de voir que les nombreux ouvriers qui, autrefois, assistaient régulièrement à leurs réunions, y brillent aujourd'hui par leur absence. Ils en concluent que ce fait est dû à la propagande révolutionnaire et anarchiste qui, disent-ils, a pour conséquence d'empêcher toute discipline et de rejeter le prolétariat dans l'indifférence et l'immobilisation.

Il faut avoir des cerveaux où la stupidité, l'orgueil ou l'ambition ne laissent aucune place à la vérité et à la raison, pour émettre des idées aussi absurdes. Aussi, n'essayerons-nous pas d'entrer dans de longs détails pour démontrer les véritables causes du vide qui se fait dans leurs rangs. Nous nous contenterons de dire que la libre initiative des individus, agissant seuls et ne se groupant, selon leurs tendances et leurs affinités, qu'en vue d'une action à accomplir, — action qui doit toujours être consciemment étudiée et librement consentie, — aura toujours plus de chances de vitalité que les groupements permanents, où les minorités sont mises dans l'alternative de se courber devant chaque décision de la majorité, et d'agir, en ce cas, contre leurs consciences, ou de se retirer du groupe, afin de ne pas supporter la responsabilité des actes qui sont contraires à leurs principes.

Les Niveleurs troyens.

Turpitudes bourgeoises

Pauvre bourgeoisie idiote.

Quand le *Droit social* montre le phare de l'Égalité sociale au prolétariat affamé par votre infâme exploitation.

Quand il en appelle à la Révolution pour mettre fin à vos hideuses turpitudes, vous le poursuivez.

Eh bien, soit!

Mais prenez garde!

Croyez-vous peut-être qu'une fois le *Droit social* bâillonné, une fois le gérant en prison, les revendications prolétariennes vont rester lettre morte?

Si vous croyez cela, détrompez-vous!

Vous ne savez donc pas qu'ils sont nombreux, ceux qui ont soif d'Égalité et de Justice;

Vous ne savez donc pas que l'édifice social qui vous procure tant de jouissances et nous donne tant de misères, va s'écrouler!

Eh bien, nous vous le répétons:

Un vent révolutionnaire va souffler, prenez garde qu'il ne vous emporte.

Prenez garde! car la vengeance des meurtres-faim sera terrible.

Prenez garde! car la Révolution est pro-

En attendant, condamnez nos organes, mais sachez que la solidarité n'est pas un vain mot pour nous, révolutionnaires.

Qu'en atteignant le *Droit social*, vos sbires nous atteignent.

Le groupe révolutionnaire de Névain.

TRIBUNE PUBLIQUE

Groupe des Travailleurs de Roubaix

L'excécrable gouvernement de la bourgeoisie soi-disant républicaine, vient d'ajouter une fleur de plus à son blason d'infamie et d'intolérance, en interdisant, par des moyens d'autant plus lâches qu'ils sont détournés, d'éclairer les travailleurs sur leur triste sort et en leur apprenant les moyens les plus sûrs, les plus positifs de se débarrasser de ces sangsues qui ne sont jamais lassés de sucer la sueur du peuple.

Mais ils se sont étrangement trompés s'ils ont cru par là étouffer en nous les germes de revendications que vous avez courageusement implantés dans nos cœurs. Nous organiserons des quêtes, nous ferons notre possible pour vous aider dans la mission que vous avez entreprise et avec vous nous crions: « mort aux voleurs, mort aux oppresseurs du peuple. »

Pour le Groupe:

E.

Bagne capitaliste L. L. M., d'Oullins

Les ateliers du chemin de fer d'Oullins ont été mis en émoi, la semaine dernière, par un acte que nous approuvons et revendiquons fièrement.

Un de nos amis, poussé à bout par des exactions sans nombre de la part d'un gredin, lui administra une friction que jamais aucun médecin, aussi célèbre soit-il, n'a conseillée.

Bravo, compagnon, et sus aux traitres.

Nous applaudissons de toutes nos forces pour l'énergie et l'acte accompli par ce

courageux exploité, c'est d'un bon augure, lé travailleur, cette bête de somme, a assez courbé longtemps l'échine sous la férule du maître, il redresse enfin sa tête.

Nous avons la ferme conviction que l'œuvre commencée se continuera par ses collègues de chaînes, que tous ces renégats qui tiennent si perfidement, haut et ferme, dans un but intéressé, les intérêts des millionnaires, des parasites, ces sangsues du travailleur tomberont un jour proche, écrasés, sous le talon de la botte d'un prolétariat courroucé.

Travailleurs d'Oullins, nous sommes avec vous, soyez sans pitié, soyez implacables vis-à-vis de ces sbires de tout accabit, de ces mouchards à toutes faces, adorateurs du veau d'or capitaliste.

Rappelez-vous que l'arrogance, l'insolence qui les caractérisent, proviennent de votre trop grande timidité, ainsi que de votre trop grande humiliation.

Que votre misère provient de la rapacité de la cupidité des toucheurs de dividendes, dont ils sont les si fervents défenseurs.

N'est-il pas honteux que des individus sortis du sein du peuple, et républicains, se disent-ils, se mettent entre le travail et le capital, prenant toujours parti pour le fort contre le faible, du gras contre le maigre, du voleur contre le volé, fainéants, vivant bien, contre l'esquinté de peines, mourant de faim.

Tas de petits despotes, de petits tyrannaux, continuez à narguer, à opprimer les travailleurs pour satisfaire vos appétits, nous nous en réjouissons, parce que vous ne vous apercevez pas que vous faites avancer l'aiguille à l'horloge de la Révolution; mais gare à vous et à vos pareils, lorsqu'il sonnera l'heure redoutable pour vous, l'heure de la grande vengeance.

DE L'ABSTENTION MOTIVÉE

OU D'

L'Avenir du Suffrage universel

(Suite)

Le suffrage électoral, je ne saurais trop le redire, ne peut être réellement universel que par l'universalité des suffrages: ce qui implique nécessairement le droit de chacun à manifester, par son vote, ses besoins, ses désirs, ses idées et sa volonté. Or, de la réunion et de la distinction des besoins, des désirs, des idées et de la volonté de tous, il doit inévitablement résulter une synthèse électorale qui ne peut être autre chose que l'expression la plus fidèle de la souveraineté nationale, sociale ou populaire.

Si tous les électeurs n'étaient doués que d'une seule et même aptitude, faculté ou fonction; s'ils n'avaient qu'une seule et même occupation, une seule et même opinion, une seule et même aspiration, une seule et même pensée, une seule et même volonté, un seul et même intérêt, un seul et même droit, etc.; s'ils étaient également capables, également éclairés, également rétribués, également imposés, également riches, également dévoués, également libres, etc., il n'y aurait donc entre eux ni majorité, ni minorité, ni opposition, ni contradiction, ni émulation, ni ambition, ni vanité, ni jalousie, ni compassion, ni haine, etc., et le suffrage universel, par conséquent, n'aurait pas raison d'être, et le scrutin, par conséquent encore, serait la plus inutile des inutilités.

La société humaine constituerait alors une simple communauté dans le genre de celle de certaines familles d'insectes hyménoptères, telles que: abeilles, fourmis, etc.

Heureusement qu'il n'en est nullement ainsi, et que, contrairement aux espèces animales dites travailleuses, notre agissante espèce est essentiellement et indé-

niment perfectible, progressive et éductible, d'où il suit évidemment que celui d'entre nous qui se hasarderait de proposer, par exemple, un vote sur la question de savoir si deux et deux font réellement quatre, ou bien si c'est véritablement le soleil qui nous éclaire pendant le jour, celui-là, dis-je, ne serait pas du tout pris au sérieux, tout le monde étant parfaitement d'accord, en effet, que deux et deux ne font ni trois ni cinq, mais rigoureusement ni plus ni moins que quatre, et qu'enfin le soleil est évidemment et incontestablement l'astre du jour, comme disent les poètes. Toutefois: il n'en serait certainement plus de même s'il s'agissait par exemple du travail ou action libre et intelligente de l'homme sur la matière.

Ici le fonctionnement régulier et normal du suffrage universel est de rigueur, car, sur la question du travail, les intérêts sont, en effet, différents et même divergents et antagoniques, et les électeurs, par conséquent, sont fort loin d'être d'accord. Pour s'en convaincre d'ailleurs, il n'y a qu'à les interroger: Le travail s'affranchira-t-il? Non! répond le bourgeois égoïste, cupide et insatiable, et dont le plus grand intérêt est de tenir impitoyablement en tutelle et à l'état de bête de somme tout travailleur non capitaliste. Le travail s'affranchira-t-il? Oui! répond à son tour l'ouvrier laborieux, intelligent et probe, et qui aspire ardemment à son émancipation ainsi qu'à celle de tous les honnêtes travailleurs qui, comme lui, demandent que tous les hommes soient libres, égaux et solidaires les uns des autres. Ainsi en est-il de la question de l'enseignement public ou éducation rationnelle, positive et intégrale; de la question de la décentralisation politique et administrative ou autonomie communale; de la question de la liberté du travail, du commerce ou de l'échange; de la question de la justice commutative, de la réciprocité en toute chose, etc. Dans tous ces cas en effet chacun doit plaider sa propre cause et, comme l'a fort bien dit Marmontel: « La raison finit toujours par avoir raison ». Telle est enfin la condition, le mode, l'exercice, le but et la puissance du suffrage réellement universel.

GREVES & RÉVOLTES

PAR MARIA ET LOUISE MICHEL (9)

LA GRÈVE

Chacun sait que les industriels, les manufacturiers, qui occupent un nombreux personnel de travailleurs, non contents de leur dérober la plus large part de leur salaire, trouvent encore moyen d'exploiter leur malheureuse situation, en conservant entre leurs mains tout un mois la part de leurs victimes, et de garder par devers eux à titre de retenue le montant d'une semaine de travail qui n'est remboursée qu'au départ. Si bien que ces VOLEURS patentés trouvent ainsi moyen de se constituer frauduleusement des rentes avec un capital d'emprunt forcé.

Exemple: Le Creusot exploite 12 mille ouvriers, mettons la moyenne de salaire à 30 francs, soit 36.000 francs qui restent en caisse du Scheider, à 10% cela fait, si mon calcul est juste, 18 mille de rente. Est-ce assez joli.

Et que l'on ne dise pas que cette somme est remboursée au départ, ce serait faux; car si Pierre est remboursé quand il quitte l'atelier, Paul le remplace et rétablit la situation.

Le patron de Féron était trop volé, trop commerçant pour négliger cet appoint aux bénéfices, mais l'ex-mineur n'eût pas à s'en plaindre, car on ne lui régla pas ce que l'on lui devait, on lui donna de l'argent et la somme qu'il reçut était supérieure à celle qu'il pouvait réclamer, ce que sa grande préoccupation ne lui permit pas de remarquer sur l'heure.

Le maître recommanda à l'ouvrier de hâter son voyage et son retour, car, lui dit-il,

je m'intéresse vivement à vous et je veux vous caser dans une autre maison en dehors de la grève, puisque vous voulez être absolument neutre.

Cette proposition ne déplut pas à Jules qui promit d'être à Valenciennes le lendemain.

Il quitta donc l'atelier et s'en fut par la ville pour étudier la situation, sonder le terrain, tâter le pouls au mouvement. Une partie de la journée fut consacrée à cette étude, à cette enquête et le soir seulement il prenait le chemin du Mont Léger.

LA CATASTROPHE

Les ouvriers mineurs des huit puits de la C. houillère du Nord s'étaient mis en grève sous la menace d'une nouvelle baisse de salaire qu'ils savaient imminente, dont ils avaient été prévenus indirectement.

Depuis quelque temps déjà ils étaient parvenus à relier tous les travailleurs de la C. par une étroite solidarité, puis, les organisateurs avaient ensuite cherché et avaient noué de sérieuses relations avec les multiples corporations de Valenciennes, cette petite coalition avait fédéré tous ces travailleurs, le résultat avait été obtenu rapidement, mais sans bruit, grâce au concours de deux ou trois nouveaux venus dans les localités travailleuses, et il avait eu les conséquences que l'on connaît, puisque le même jour, à la même heure, tous les ateliers étaient déserts.

Jules en quittant Valenciennes emportait tous ces renseignements annoncés d'abord dans la conversation qu'il avait eue à son passage au Puits-Borgne.

Il était six heures quand il se mit en route. Qui aurait assisté à son premier voyage et qui le suivrait à cette heure, retrouverait bien encore des coïncidences dans ces préoccupations, mais il était tout différemment agité, il avait le cœur serré, l'estomac contracté, tous ses mouvements étaient fébriles, sa marche était nerveuse, saccadée, on aurait pu croire à sa démarche qu'il avait hâte d'arriver, et, d'autre part, à ses moments de réticence on aurait pu se demander s'il ne craignait pas de se rapprocher trop vite, il était bien évidemment en butte à deux idées opposées. On le voit, tout s'enchaînait pour affirmer une grande différence dans ces deux voyages.

Pendant le premier, Jules cheminait sur une route déserte et éclairée par les premiers rayons du soleil de mai. Cette fois c'était de pâles lueurs d'un soleil couchant qui surplombaient sur la colline et qui éclairaient d'un jour blafard les bas fonds du Mont Léger et de la Tourmente.

A la base de la Tourmente un parti de grévistes, une foule énermée par les premières fumées de l'effervescence discutait avec animation. Du point où Jules se trouvait, il pouvait distinctement voir cette foule et percevoir même le bruit de la discussion.

On le voit à son départ du Mont Léger, la solitude maïnale avec la gaieté dans la nature, à son retour le bruit, la tempête, la révolte même aux dernières heures du jour. Quel contraste!

Quittons un moment notre voyageur et suivons le parti de travailleurs qu'il aperçoit de son lieu de réflexion.

Les grévistes se dirigent vers le Puits Borgne en discutant violemment, car deux opinions opposées se heurtent dans ce milieu. Prêtons l'oreille.

Nous avons été trop longtemps la chose de ces maudits exploités, disait une voix: ils nous ont assez fait souffrir pour que nous nous croyons en droit de nous permettre certaines représailles, chacun son tour que diable. Eh! qu'oi, vos haines s'éteindraient-elles au moment de se satisfaire? Hé! non, répondait-on, mais cette guerre sur laquelle on fonde tant d'espoir ne peut débiter par des actes.

(A suivre).

Nous publierons dans notre prochain numéro les listes de souscription des différentes localités.

Le gérant, CRESTIN.